

UNE NOUVELLE CHANSON

Sous le titre : *Le Jour de l'An 1878*, nous publions une nouvelle composition de M. E. B. de St. Aubin. Cette chanson est écrite sur un air vif, enlevé et facile, très-populaire en France et qui n'est pas inconnu en Canada. Nous publions la musique avec la certitude que, d'ici à huit jours, cette chanson aura fait le tour du pays.

IMPRESSIONS LITTÉRAIRES

POÉSIES COMPLÈTES DE THÉOPHILE GAUTIER

De DeLaprade à Gautier il y a loin ; de la poésie sacrée à la poésie réaliste, il y a la distance entre Dieu et la matière. Autant les *Poèmes évangéliques* de DeLaprade reposent l'esprit et le cœur, autant les productions malsaines de Gautier bourrent l'intelligence de fantômes et laissent le cœur vide de tous bons sentiments. Gautier adorait la forme ; c'est la forme qu'il a chantée, et certaines pièces ressemblent à des mosaïques où il aurait fait entrer des combinaisons de mots rares ou nouveaux. Au lieu de chercher la poésie là où tout poète digne de ce nom est sûr de la trouver, il a puisé son inspiration dans des sujets indignes. Aussi ses œuvres poétiques en général ne sont que le reflet d'un esprit dévoyé.

La première pièce de son recueil commence par ces vers :

Virginité du cœur, hélas ! trop tôt ravie !
Songes riant, projets de bonheur et d'amour,
Fraîches illusions du matin de la vie,
Pourquoi ne pas durer jusqu'à la fin du jour !

Plus que tout autre il l'a pleurée et de bonne heure, cette virginité du cœur, mais il ne l'a pleurée qu'au commencement du volume, tandis qu'il l'outrage à maint endroit de son livre. Il ne sied pas au chantre d'*Albertus* de pleurer ainsi l'innocence.

Gautier a cependant quelques pages que ne désavouerait pas la saine critique ; mais elles sont perdues dans ce flot de poésie matérialiste.

Le romantisme devait mener là ceux à qui manquait le souffle puissant de Hugo et de Lamartine. Par la force de son génie, Hugo a pu se soutenir plus haut, quoique lui aussi ait donné depuis longtemps des signes d'une décadence inouïe. Gautier possédait un talent original ; il tournaient bien un vers, ébauchait promptement un article. Avec une étude approfondie, il eût pu laisser un nom enviable. Mais, au lieu de lire les auteurs anciens, il les méprisait. Au lieu de s'occuper exclusivement des lettres, son goût pour la forme le fit un peu peintre. Vivant dans un milieu qui le plongeait davantage dans le réalisme, il chargeait sa plume et son pinceau de couleurs trop sombres et ne rendait que les beautés de la matière.

Aussi ses poésies vivront peu, quoiqu'elles indiquent un talent remarquable ; car il leur manque ce qu'il faut à toute poésie pour enlever les suffrages de la postérité : l'inspiration et le souffle qui la tiennent au-dessus des passions rampantes, et l'élévation dans une sphère assez élevée qu'elle plane parmi les œuvres vraiment grandes, et mérite, par l'élévation des idées, l'admiration universelle.

SAINT-JULIEN.

On mande de Toronto, à la date du 28 décembre :

La température est toujours remarquablement douce. Si le temps se maintient encore dans cet état pendant quelques jours, on parlera longtemps en Canada du mois de décembre 1877. Le jour de Noël, on a trouvé ici une plante couverte de fleurs dans un jardin, exposé à toutes les intempéries. Un concours de labour a eu lieu hier dans le comté de Simcoe. On parle d'une excursion sur le lac au jour de l'an si le temps le permet.

LA SANTÉ DU PAPE

On lit dans le *Figaro* du 11 décembre dernier :

Nous apprenons de bonne source que l'état de la santé du Pape commence à préoccuper très-sérieusement la diplomatie européenne.

Il y a eu, la semaine dernière, à ce sujet, une conférence à Paris, entre plusieurs ambassadeurs et ministres plénipotentiaires, qui indiquent l'importance que l'on attache, dans les chancelleries étrangères, aux conséquences politiques que la mort du Saint-Père pourrait amener.

EYPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

Le succès de l'Exposition universelle de 1878 est loin d'être aussi compromis qu'on se plaît à en répandre le bruit.

Entre autres indices, il faut noter le prochain voyage du prince de Galles à Paris, dans le but de se rendre un compte exact par lui-même des dispositions prises par les exposants de la Grande-Bretagne.

Enfin, loin d'arrêter les travaux, ainsi qu'on a voulu le laisser croire, une grande activité, au contraire, règne dans toutes les parties de la construction, et l'entrînement de nombreux et nouveaux ouvriers ne discontinue pas.

Les visiteurs qui ne cessent de circuler place du Trocadéro, ont pu s'assurer que les travaux sont déjà très-avancés.

Par ordre de M. Krantz, directeur de l'Exposition, on s'occupe, dès à présent, d'organiser sur le damier du Champ-de-Mars d'élégantes bâtisses qui serviront à établir des restaurants à l'usage des visiteurs. Vous objecterez qu'il n'y a là-dedans rien de bien neuf et que la spécialité existait déjà à l'Exposition de 1867.

Un moment ! En 1867, l'industrie en question s'était faite léonine ; on y *écrochait* les consommateurs, suivant le mot usité. Sans doute un œuf n'y était pas tout à fait payé le prix d'un bœuf, mais peu s'en fallait. Ajoutons que si l'argent qu'on réclamait était excessif, la quantité et la qualité faisaient absolument défaut. Nous en appelons à cet égard aux souvenirs encore effrayés de tous les contemporains. Eh bien, c'est là un abus que M. Krantz aura voulu extirper avant même qu'il ait pu se remettre en position. Les restaurants qui entoureront le palais de l'industrie n'auront rien d'un coupe-gorge. Non-seulement ce qu'on y servira sera abondant, sain, délicat même, mais une surveillance des plus sévères fera que le père y conduira son fils, sans danger d'indigestion. Un examen journalier n'est pas de trop par le temps de sophistication effrénée qui court. On y offrira des œufs frais, du beurre frais, des légumes frais, de la viande de la veille et du poisson du jour. Le tout sous la protection de tarifs arrêtés d'avance et qui ne feront pas regretter aux petites bourses de s'être aventurées dans ces parages, ce qui ne s'est pas vu il y a dix ans.

Au reste, il faut le dire ici, M. Krantz n'a pas eu de peine à faire comprendre aux spéculateurs que leur intérêt bien entendu était de servir loyalement de belles et bonnes choses, en se contentant d'un très-mince bénéfice. En temps de démocratie, le bon marché est une loi souveraine. On pourrait même affirmer que c'est la seule loi. Voilà pourquoi un petit journal à un sou réalise, chaque année, un lucre de trois millions. Voilà comment l'inventeur des bouillons populaires s'est fait, en moins de dix ans, une richesse plus grosse que la fortune d'un lord. C'est pour la même raison de saine économie que les maisons d'habits confectionnés sont parvenues à rivaliser d'opulence avec les maisons princières. En définitive, quand il s'est occupé de cette annexe, le directeur de l'Exposition universelle a rendu un très-grand service à tout le monde. Il pourra donc aussi compter sur la reconnaissance de l'estomac.

GAZETTE DES TRIBUNAUX

TRIBUNAL CIVIL : Vingt-deux ans et un conseil judiciaire ! Une jeune fille qui promet.

Elles vont bien, les jeunes filles ! Nous avons déjà les bacheliers et les petites Américaines qui se battent au pistolet. Voici maintenant la demoiselle à marier qui s'offre un conseil judiciaire.

On connaît le conseil judiciaire. Les victimes de ce conseil-là n'ont jamais porté jupons, et il fut de tout temps la prérogative des petits jeunes gens qui mettent

à mal les écus de papa.—Eh bien ! il faut que la gomme parisienne en fasse son deuil : le sceptre du conseil judiciaire lui échappe, et, comme début féminin dans la carrière, il faut convenir que nous avons eu hier un joli début.

La jeune personne en cause s'appelle Alice, de son petit nom. Jolie, spirituelle, vingt-deux ans.

Elle a, ou du moins elle avait quarante petites mille livres de rente. Son père, un brave marchand de drap, eut son heure de célébrité : toute la rue du Sentier connut et apprécia M. Dubosc.

Inutile de dire que M. Dubosc était venu à Paris en sabots : il fit la boule de neige, et quoique le commerce, comme chacun sait, n'ait jamais bien marché, le brave homme arriva assez vite au demi-million.

Etant devenu riche, M. Dubosc eut un château et une fille : le château était un vieux domaine du temps de Philippe Auguste, qu'un agent d'affaires lui dénicha en Touraine, avec des tourelles suffisamment grises et des murs raisonnablement vermoulus. La fille fut élevée comme une petite princesse. M. Dubosc, assez peu partisan des leçons d'innocence prises au dehors, aimait mieux donner à sa fille une institutrice, qu'il épousa, lui, un beau jour.

L'ancien commerçant passé de vie à trépas, Mlle Alice resta bien et dûment maîtresse d'une fortune de huit cent mille francs. Sa belle-mère n'avait reçu en legs qu'une petite rente, et s'empressa de convoquer en secondes noces ; elle épousa le jeune M. d'Abauza, de noblesse parisienne, dit-on.

Le nouveau mari, la belle-mère et la jeune fille, dont la concorde ne laissait rien à désirer, allèrent habiter le château de la Barre. C'est le nom du domaine féodal que feu M. Dubosc avait acquis.

Il y a de cela deux ans et demi. On peut imaginer la chasse à la dot qui s'est organisée autour des 800,000 francs de la jeune fille ; mais les prétendants en ont été pour leurs frais. Mlle Dubosc a voulu rester libre ; elle préfère sa belle-mère à un mari.

Et puis, l'existence que l'on mène au château de la Barre n'est pas faite pour engendrer la mélancolie. Oh ! non. Calculez plutôt : depuis qu'elle est majeure, c'est-à-dire depuis moins de deux ans, Mlle Alice a réduit à néant un bon tiers de la succession paternelle. On a dépensé 95,000 francs pour rendre les vieilles murailles un peu présentables, 40,000 francs pour meubler deux ou trois salles, 20,000 pour habiller les laquais ; puis, des bijoux, des dentelles, des équipages. Bref, voilà trois cent mille francs qui ont passé on ne sait où.

Alors, il y a des cousines laides qui n'ont pas été contentes, et des oncles sévères qui ont déclaré que "cette petite folle d'Alice les mettrait tous sur la paille en mangeant si lestement son bien." De là à solliciter de M. le président Aubépin la nomination d'un conseil judiciaire il n'y avait qu'un pas, et ce pas a été franchi.

Et, de fait, il faut que le cas de Mlle Alice soit vraiment bien grave, car Me Lachaud neveu, qui plaide pour elle, a mis tout son cœur à défendre sa jolie cliente.

Mais cette histoire des 300,000 francs, disparus comme si une fée s'en était mêlée, avait profondément impressionné le Tribunal.

Mlle Alice a donc été pourvue d'un conseil judiciaire, qui veillera sur ce qui lui reste de son capital et la protégera contre les tentations de ses vingt-deux ans.

RECETTES UTILES

PANARIS, GUÉRISON.—Voici un moyen très-simple pour la guérison des panaris : On écrase des escargots avec leurs coquilles en une bouillie bien homogène, avec laquelle on enveloppe le doigt ; un linge sec sert à la retenir. Trois heures après, au plus tard, la douleur a complètement cessé. La pâte se dessèche entièrement. On l'enlève, vingt heures après, en plongeant dans l'eau chaude, et on la remplace par une nouvelle application. On continue ainsi, pendant trois, quatre ou cinq jours, au bout desquels le panaris a disparu.

JUS DE TABAC POUR LA DESTRUCTION DES POUX CHEZ LES MOUTONS.—Pour obtenir le jus du tabac, on prend du tabac en feuille, soit une livre, et on le fait lentement bouillir pendant plusieurs heures dans une pinte d'eau. Chez moi, je fais verser sur le tabac de l'eau bouillante ; puis on place le pot sur le foyer de la cuisine et on le laisse là pendant 24 heures, plutôt infuser que bouillir ; ensuite, en le presse entre les mains pour en exprimer le liquide. On remet le tabac dans le même vase. On verse dessus une chopine d'eau chaude ; on le fait de nouveau bouillir, puis on le presse encore une fois. De ces deux opérations on obtient une pinte de jus. On met ce jus dans une bouteille que l'on ferme avec un bouchon de liège traversé par un tuyau de plume qui ne laisse sortir le liquide que par un très-petit filet. Dès que le petit bœuf s'aperçoit qu'une bête se frotte et cherche à se gratter, il la prend, et, la tenant par la tête entre ses jambes, il entr'ouvre la laine et répand du jus dans les endroits où il juge nécessaire.

PROCÉDÉ POUR NETTOYER LES GANTS GLACÉS DE TOUTE COULEUR.—Prenez du lait écraimé, du savon blanc et une petite éponge fine ; trempez très-légèrement dans le lait un des côtés de l'éponge, frottez ce côté sur le morceau de savon pour en dissoudre une portion. Cela étant fait (pour plus de commodité la personne qui opère aura mis une de ses mains dans le gant à nettoyer), il faut passer successivement à deux reprises l'éponge mouillée sur toutes les parties du gant et principalement sur celles qui sont le plus salies.

Le gant se nettoie à vue d'œil. Il faut avoir soin de changer de temps en temps le lait et le savon dont l'éponge est imbibée, et de ne les renouveler qu'après avoir pressé l'éponge à part, pour qu'il ne reste rien de ce qui a servi. Cette précaution est importante surtout dans le lavage des gants blancs. On étend les gants pour les faire sécher ; ainsi nettoyés, ils paraissent perdus et gâtés sans ressource, la peau est transparente ; il s'agit de l'assouplir, etc... On fait en petit, d'une autre manière, ce que les chamoiseurs font en grand sur le pesson.

On détire peu à peu et dans tous les sens les gants aux trois quarts secs.

Quelques personnes se servent, pour les doigts, d'un petit bâton cylindrique et arrondi ; on peut s'en passer ; la peau reprend son premier état.

En moins d'une demi-heure on peut faire toute l'opération, qui est bien simple et qui réussit entièrement toutes les fois que la peau des gants n'a pas été trop amincie en certaines parties par un usage prolongé.

LES FEMMES

En général, les femmes sont accoutumées à pleurer sans douleur, comme à rire sans raison ; par la seule force de l'exemple.

Il ne suffit pas d'être belle pour se faire aimer : les hommes veulent encore que l'on soit aimable, et, pour le devenir, il en coûte des soins ; il faut réformer son caractère, l'adoucir, être complaisante, égale, etc., etc.

La complaisance, l'égalité d'humeur et la propriété chez les femmes, sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais : ce sont les moyens les plus sûrs, pour une honnête femme, de se conserver toute sa vie l'attachement d'un homme.

Rarement les femmes savent-elles prendre de l'empire sur leurs passions ; elles se laissent toujours conduire par les caprices de l'amour et de la haine. Tel est le caractère de la plupart des belles femmes, surtout de celles qui ont moins de raison et de vertu que de beauté.

Les femmes aiment les scènes intrigantes et les intrigants : la vie uniforme est leur aversion. Une femme créera plutôt un orage, que de voir toujours le temps serein. Pourvu qu'elles président à l'ouragan, ou qu'elles aient le pouvoir de le diriger, il ne manque rien à leur satisfaction.

On apprend aux femmes que la rougeur relève leurs grâces ; elles se forment à rongir : c'est un art qui leur devient aussi facile que celui des larmes ; tandis que les hommes prenant la rougeur contre eux, pour la marque d'une mauvaise conscience ou de timidité, n'apportent pas moins d'étude à la cacher.

Les hommes analysent mieux le cœur que les femmes, mais elles lisent mieux qu'eux dans le cœur des hommes. C'est aux femmes à trouver la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit et l'homme plus de génie ; la femme observe et l'homme raisonne. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Nous pouvons fournir quelques séries complètes de *L'Opinion* depuis sa fondation (1870).